

Marchand, J.-Y. (2007). *La personne catholique et homosexuelle*. Québec : Anne Sigier

Andrée Quiviger

Volume 37, numéro 1, 2008

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/1099301ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/1099301ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Revue de Psychoéducation

ISSN

1713-1782 (imprimé)

2371-6053 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Quiviger, A. (2008). Compte rendu de [Marchand, J.-Y. (2007). *La personne catholique et homosexuelle*. Québec : Anne Sigier]. *Revue de psychoéducation*, 37(1), 149–151. <https://doi.org/10.7202/1099301ar>

- **Marchand, J.-Y. (2007). *La personne catholique et homosexuelle*. Québec : Anne Sigier.**

Bien que ne me saute pas aux yeux la pertinence de recenser dans la présente revue l'ouvrage cité plus haut, j'acquiesce à la demande qui m'en a été faite puisque, finalement, des intervenants psychosociaux peuvent être confrontés à des questionnements d'ordre religieux relativement à l'homosexualité.

L'auteur s'est lui-même donné un défi de taille : à la fois, convaincre les lecteurs du grand respect de l'Église catholique à l'égard des personnes homosexuelles et déclarer fermement immoraux les actes homosexuels. N'est vraiment fidèle à sa foi et à son Église que la personne homosexuelle qui opte pour la chasteté continente. Rien, cependant, n'indique qu'un catholique puisse être fidèle à sa foi tout en refusant l'un ou l'autre énoncé théologique ou moral du Magistère ecclésial. C'est pourtant là que résident certaines questions clés dont celles-ci : est-il si évident que la volonté de Dieu et les prescriptions du Magistère coïncident absolument ? Quelle place accorder au libre-arbitre à l'égard du caractère moral ou non des comportements sexuels d'un croyant (libre-arbitre dont il n'est ici jamais question dans l'ouvrage) ?

La personne catholique désireuse de connaître l'appréhension officielle qu'a son Église du phénomène de l'homosexualité et les solutions qu'elle propose pour l'ajuster à son code moral trouvera chaussure à son pied dans cet ouvrage tout à fait accessible quant au style. D'après l'autorité ecclésiale, écrit l'auteur, «l'homosexualité remonte toujours à quelque étape de l'histoire psychologique d'une personne», et toute interprétation d'un ordre autre que psychosocial relève «de points de vue plus ou moins démontrés» (p. 21), ce qui laisse entendre que le point de vue psychosocial aurait été pour sa part dûment validé (!) et que l'Église, après l'avoir fustigée, endosse la perspective freudienne quand elle leur sied. Voilà pour l'appréhension magistérielles du phénomène, laquelle sert bien le point de vue théologico-moral qui s'ensuit : l'homosexualité n'ayant pas de racines biologiques ou naturelles porte à des actes génitaux contre nature dont un catholique doit absolument s'abstenir pour se garder en accord avec les logiques de la Création telle que voulue par Dieu. Autrement dit, l'homosexuel actif est un pécheur. L'auteur lui conseille même de ne pas trop parler de sa condition homosexuelle. Bien que celle-ci puisse conduire celui ou celle qui s'en trouve affligé à une plus grande sainteté vu la grande épreuve qu'elle constitue, pense l'auteur, il n'est pas exclu qu'un jour ou l'autre la société renoue avec l'ostracisme des homosexuels, d'où l'imprudence des «coming out». Bref, le catholique qui entend obéir de manière la plus intégrale possible aux diktats de son Église doit prôner (s'il est prêcheur) ou pratiquer (s'il est homosexuel) le célibat continence.

En revanche, un lecteur croyant qui aurait pris quelque distance avec les abstractions théologiques du discours catholique trouvera, pour sa part, dans ce texte de quoi conforter sa distanciation. Deux discours s'y entremêlent qui

appartiennent à des paradigmes distincts. Si l'homosexualité est décrite comme une condition charnelle avec tout ce que cela comporte de pulsions, d'attrance, de désir, d'affectivité, elle est envisagée sous l'angle de concepts théologiques, sinon mystiques, qui relèvent d'un horizon complètement désincarné. Le texte est jalonné d'expressions comme «marcher avec Dieu», «l'expérience de la présence agissante du Christ vivant», «la vie avec Jésus Christ fermentée par l'Esprit-Saint qui guide l'histoire», «Jésus-Christ est spécialiste en humanité et peut s'exprimer avec un maximum de compétence», la nécessité pour les personnes baptisées de «fonctionner comme le Christ si elles veulent être pleinement heureuses»... etc. Or, tout croyant qu'on soit, il apparaît audacieux de présumer la manière dont fonctionnait la sexualité du Christ, de discerner dans les Évangiles la compétence de Jésus pour faire face à tous les dilemmes de l'expérience humaine, de prétendre dialoguer avec Dieu plutôt qu'être limité à l'interprétation toujours aléatoire des textes bibliques ou de penser que les personnes non attachées au Christ ne puissent atteindre à une même qualité de bonheur que les catholiques intégralement obéissants. Tout cela relève de concepts théologiques assez loin de l'expérience humaine où s'inscrit la sexualité. Et d'un point de vue strictement théologique, comment peut-on affirmer que l'autorité ecclésiale connaît les «opinions» de Dieu (p. 39), un anthropomorphisme, ici, de fort mauvais aloi! Ou bien Dieu est transcendant et nous n'en savons pas grand-chose d'autre que ce que la Bible laisse entendre à son sujet, ou bien on le domestique dans une vision théologique univoque et statique. À ce titre, les catholiques tireraient grandement profit de la manière juive d'aborder les textes sacrés, qui consiste à les laisser vibrer dans la conscience et dans l'expérience personnelle et sociale. Car, me semble-t-il, adhérer au même Dieu que Jésus ne signifie pas obéir à l'Église qui a dogmatisé les textes évangéliques mais bien plutôt se pénétrer, comme lui, de l'expérience personnelle, spirituelle et sociale des patriarches et des prophètes. Or, au cœur de cette expérience, ce qui retentit le plus fort n'a aucune couleur individualiste mais en appelle au droit et à la justice universels au nom de l'amour. C'est de cette prédication que souffrent ou meurent les prophètes et c'est encore cette voie éthique que les autorités du monde refusent d'entendre. La morale chrétienne, profondément influencée par la philosophie grecque (l'auteur s'en réfère à Aristote et saint Thomas d'Aquin, il faudrait ajouter Platon et ses successeurs) appuie sa morale sur l'idée qu'elle se fait du bonheur personnel, alors que tout le texte biblique appuie ses appels éthiques sur le concept de la responsabilité. C'est peut-être entre autres de ce divorce idéologique que souffre le plus l'intelligence des chrétiens pensants.

Bien sûr, Jean-Yves Marchand a tous les droits de rappeler à la personne catholique et homosexuelle les règles de vie que lui impose son Église à titre de recette de bonheur. Cependant, ses conseils pour y atteindre ne sont pas convaincants. D'abord, il indique aux parents l'importance d'éduquer les deux sens fondamentalement impliqués dans la sexualité, à savoir le toucher et le goût ; j'aurais plutôt pensé que l'odorat surpasse le goût en cette matière et je ne vois pas comment éduquer au bon goût puisse influencer le développement de la sexualité. Ensuite, il suggère de se tenir occupé comme le fait Jésus dans l'Évangile, ce qui m'apparaît une malencontreuse manipulation des textes. D'après l'auteur, la personne homosexuelle gagnerait aussi à se choisir un modèle hétérosexuel, un conseil qui

surprend et demanderait partant une solide validation. La personne homosexuelle devrait également se trouver des solidarités humaines en dehors de la communauté gay ; plutôt que saisir l'occasion de critiquer la communauté gay, l'auteur aurait eu ici celle de rappeler les grandes voies de l'éthique biblique adressées à tous. Un autre moyen de surmonter les difficultés de la continence sexuelle consiste à orienter ses forces d'amour vers le Seigneur, ce qui illustre à merveille l'illusoire liaison de deux paradigmes et pose en outre la question de ce qui peut bien distinguer le refoulement de la sublimation. L'auteur en est conscient : mon but est exclusivement religieux, écrit-il. Mais cela ne règle rien, car une religion qui donne des réponses spirituelles, sinon mystiques, à une problématique expérientielle ne tient jamais qu'un double langage, et le double langage va dans le sens contraire d'un équilibre. On prétend même qu'il peut rendre fou.

Pour conclure, voici un extrait du livre qui manifeste bien les manières subtiles qu'a l'Église catholique de prôner l'obéissance au détriment de la réflexion et de s'arroger l'exclusivité de la vérité.

Qu'est-ce qui distingue le chrétien de celui qui ne fait pas visiblement partie de l'Église puisque tous sont habités par une commune aspiration au bonheur? C'est que le chrétien n'a pas autant à chercher comment s'y prendre pour y parvenir, car Dieu a pris la peine de le lui expliquer dans la Révélation, qu'elle soit biblique ou inscrite en lui (...) Et comme si ce n'était pas encore assez, pour décrypter correctement Ses suggestions, le Christ a confié à des humains la possibilité de parler en son nom avec un langage qui peut se comprendre. (p. 72)

Il n'est pas superflu de mentionner que le Magistère qui décrypte ainsi les suggestions du Christ (!) et se prononce *ex cathedra* sur la moralité homosexuelle est exclusivement composé d'hommes célibataires qui s'imposent la chasteté continentale pour des raisons, d'ailleurs, complètement étrangères à la Loi gravée dans le cœur (Dt 6,6) que Jésus n'entendait pas modifier d'un iota, Loi qui, encore une fois, promeut la recherche incessante du Droit et de la Justice incarnés dans l'attention aux plus démunis. D'autre part, la citation de Jean 14,27 à l'appui du passage cité ne renvoie guère à l'idée du bonheur mais à celle d'une paix autre que celle du monde. Est-il certain que les interprètes des « suggestions » du Christ parlent un langage compréhensible? Enfin et surtout, si les catholiques doivent se distinguer par une moindre exigence de penser dans le champ de la morale vu les prescriptions de son Église, on pourrait peut-être trouver là l'une des raisons de la désertion massive que subit celle-ci à mesure que l'éducation supérieure se démocratise.

Andrée Quiviger